



L'Hôtel de l'Image Notre-Dame .

L'Hôtel de l'Image de Notre-Dame

Jusque fin août 1918, les touristes venus dans notre cité, après avoir admiré l'Hôtel de Ville, s'arrêtaient volontiers devant une belle demeure située au coin de la rue de l'Hôtel-de-Ville et de celle de la Surveillance. Cette vieille maison s'imposait à l'attention avec son haut pignon et sa jolie lucarne de l'époque de la Renaissance. Sur la demande de la Société Historique, elle avait été photographiée vers 1885.

Bâtie de 1550 à 1580, elle porta longtemps le nom d'Hôtel de l'Image Notre-Dame, en raison d'une petite statue de la Vierge qui ornait autrefois sa façade et qui figure actuellement dans les collections du Musée Vivenel où nous avons eu le plaisir de l'authentifier il y a peu de mois. Cette statuette était encore en place en 1736. Le fait est établi par un manuscrit de 88 pages copié par Michel Sanson Delafosse, curé de Berny-Rivière à cette époque et intitulé : « La vie de Barbe Fremeau décédée à Compiègne, en état de sainteté » (1).

L'Hôtel de l'Image, en effet, était habité au commencement du XVII^e siècle par Jacques Motel, receveur de l'Abbaye de Saint-Jean des Vignes de Soissons, lequel eut à son service pendant 18 ans, la dite Barbe Fremeau. Celle-ci mourut le 24 octobre 1634, à l'âge de 35 ans. Son maître la suivit dans la tombe en 1638 et fut inhumé dans le transept droit de la Chapelle des Minimes aux pieds de son ex-servante.

La femme de Jacques Motel, née Marie Bontemps, après la mort de son mari, se retira dans le monastère de la Congrégation de Notre-Dame, à Compiègne, où elle survécut 9 ans à son mari.

Le ménage eut 6 enfants : 3 fils : Claude, Jacques, Nicolas qui furent élevés au Collège des Jésuites de Reims, devinrent missionnaires « à la Chine » et y moururent. 3 filles : Marie, religieuse au Monastère de la Congrégation de Notre-Dame à Soissons, devint ensuite supérieure du Couvent de cet Ordre à Compiègne ; Anne, religieuse du même Ordre à Soissons ; Michelle qui se maria.

Depuis le procureur Picard qui semble avoir été son premier habitant, la maison qui nous occupe eut, à travers les âges,

(1) Manuscrit N° 285. Bibliothèque de Compiègne.

beaucoup de propriétaires dont l'histoire locale a conservé les noms que nous citons d'après M. Bazin : (1)

Après Jacques Motel, l'immeuble appartient à Marie Letellier, veuve du sieur Guy Dufeu, en 1667 ; à Guy Le Féron de Brissancourt, en 1683 ; à Michelle Motel, veuve en dernières noces de François Dupuis, sieur d'Armogiers, en 1718 ; à Olympe de France, veuve d'Antoine d'Hervilly, en 1759 ; à Claude Bouillette, seigneur de Janville qui l'avait achetée 8.900 livres et enfin à son neveu et héritier, Jean Louis Guibout, brasseur au Petit-Margny. Cette maison devait autrefois à l'abbaye de Saint-Corneille 3 sous, 3 deniers parisis de cens et 3 livres, 17 sous de surcens, plus une rente de 31 sous, 3 deniers aux religieuses de l'abbaye de Montcel, près Pont-Sainte-Maxence.

Depuis 1814 une légende avait cours suivant laquelle le Major Othenin, grièvement blessé sur la terrasse du Château, aurait été ramené rue de la Surveillance et aurait expiré dans les communs de l'Hôtel de l'Image. La plupart des immeubles situés rue de la Surveillance ont été désignés comme ayant servi de demeure au Commandant Militaire de Compiègne. Il est très vraisemblable que cet événement s'est passé suivant le récit qu'en a fait Léré mieux placé que quiconque pour savoir et que l'immeuble qui nous intéresse n'a eu, dans la circonstance, qu'un rapport de voisinage.

Au commencement du XIX^e siècle, la maison appartenait à M. Charles-Nicolas Debacq qui la vendit le 24 octobre 1829 à M. et Madame Pinart suivant acte passé par devant M^e Decrouy notaire à Compiègne. Ceux-ci la revendirent le 10 mai 1856 à M^e Louis Victor Desmarest, notaire à Compiègne qui avait repris le 10 février 1838 la charge de M^e Pinart. Ajoutons que l'étude passa en 1856 à M^e Rouart et en 1867 émigra 24, rue des Minimes.

M^e Rouart était un homme rompu aux affaires mais il était hostile à toute manifestation d'art sous quelque forme qu'elle se présentât. En outre, il interdisait absolument à ses clercs de fumer dans l'étude. Un jour, il aperçut trois allumettes oubliées sur un dossier, il se précipita sur le corps du délit : les allumettes avaient été dessinées sur la couverture dudit dossier. Quelques jours après même incident se présenta pour un peigne sale rempli de cheveux. La fureur du patron allait grandissant. Elle éclata le jour où le sévère tabellion trouva une caricature le représentant, accompagné de sa femme, sa fille et de Stéphanie, sa fidèle servante. Le coupable fut bientôt découvert : c'était le petit clerc. Le malicieux saute-ruisseau par un magistral (c'est le cas de le dire) coup de pied, mesura toute la largeur

(1) A. Bazin. Topographie de l'ancien Compiègne. 1905, p. 169.171.

de la rue de la Surveillance. Ceci le décida à lâcher le notariat pour se livrer complètement à son penchant : il devint un des maîtres de l'humour et du crayon français : c'était Robida.

C'est probablement dans la première moitié du XIX^e siècle que la maison subit des transformations qui la défigurèrent. Les plafonds furent abaissés : il y avait, paraît-il, la hauteur d'une canne entre le plafond de plâtre qui venait d'être établi et le plafond à la française, c'est-à-dire à poutres apparentes qui le dominait. Le carrelage avait cédé la place à un beau parquet et de larges vitres remplacèrent les petits carreaux des fenêtres. Il est très vraisemblable aussi qu'à cette époque la maison fut revêtue d'une couche de plâtre qui amena la descente de la statuette qui lui avait donné son nom. Celle-ci fut retrouvée dans un placard pas très éloigné de la façade qu'elle avait si longtemps ornée.

Malgré toutes les mutilations subies, le logis avait conservé grand air. Au rez-de-chaussée, les trois fenêtres du salon ouvraient sur la rue de l'Hôtel-de-Ville. Cette pièce n'avait gardé aucun caractère mais j'y vois toujours, c'était vers 1885, M. Méresse racontant comment le Saint Suaire que possédait Saint-Jacques avait été détruit par la faute de la servante du curé qui l'avait trouvé trop sale et... l'avait mis à la lessive. M. Méresse dans son dépit d'archéologue, se frappait la poitrine en disant que le curé du reste innocent du malheur, était de sa propre famille. La chambre principale du premier étage, malgré l'abaissement de son plafond, était vaste et spacieuse, éclairée par deux larges fenêtres donnant sur la place de l'Hôtel-de-Ville. C'était un plaisir de se pencher à l'une de ces fenêtres : toute la population défilait devant, comme dans un film avant la lettre. La vie provinciale était alors beaucoup plus particulariste : les figures originales ne manquaient pas ainsi que les célébrités locales de divers genres. Les prises d'armes étaient fréquentes dans la garnison. Les jours de chasse à courre, le départ des veneurs, après déjeuner, de l'Hôtel de la Cloche, présentait un spectacle qui eût tenté le pinceau d'un peintre anglais spécialiste des habits rouges et des scènes de vénerie. Au deuxième étage, une chambre placée au-dessus de celle du premier dont nous venons de parler avait conservé tout son caractère ancien. Au troisième étage, la belle fenêtre Renaissance éclairait un vaste grenier (tout était vaste dans cette maison) sur les murs duquel des soldats allemands, en 1870, avaient dessiné au charbon des épisodes de bataille. On pénétrait par une échelle et par une trappe dans un grenier supérieur qui permettait d'admirer toute la forêt servant de charpente à la maison.

Mais la partie la plus intéressante parce que restée intacte, c'étaient les caves. La cave supérieure n'avait rien de remarquable mais elle permettait de descendre par un escalier rectiligne dans la plus profonde. Celle-ci était haute, large et spacieuse. De nombreuses issues (nous en comptâmes sept) avaient été bouchées, qui devaient permettre autrefois de gagner sous terre les autres quartiers de la Ville. On cherchait déjà les abris à cette époque !

Il y avait dans ce souterrain une pierre ou, si on préfère, une dalle que l'on appelait « Pierre de Saint Eloi ». Des témoins dignes de foi en ont certifié l'existence. Il est, en tous cas, un fait certain, c'est que, pendant une bonne partie du XIX^e siècle, la Maison de l'Image Notre-Dame s'appelait communément la Maison Saint Eloi. Ne tirons pas de cette légende des conclusions trop aventurées mais, tout de même, cette persistance de tradition laisserait supposer que, dans les temps reculés du VII^e siècle, tout près de la salle où nous sommes actuellement réunis, le pieux Evêque de Noyon se fit peut-être deux fois orfèvre : en battant les métaux précieux pour créer une de ces châsses merveilleuses qui faisaient l'admiration de ses contemporains et en forgeant l'âme de la France à peine naissante, comme un Grand Saint de France qu'il était et comme un fidèle serviteur du bon roi Dagobert.

Au mois d'août 1918, Compiègne fut sévèrement bombardé. La maison qui touchait au Crédit Lyonnais, le locataire d'alors, fut atteinte en plein par une torpille et s'effondra dans la rue. Elle entraîna dans sa chute une partie de la Maison de l'Image.

L'intérieur de celle-ci était béant par suite de la grave blessure reçue au flanc mais la façade tenait encore. Un soir d'hiver, dans la cité noire et triste, un grand fracas retentit. Le lendemain matin la rue de l'Hôtel-de-Ville était obstruée par les matériaux, l'Hôtel de l'Image Notre-Dame avait achevé de mourir.

Au mois de septembre 1943, pendant mes vacances, je me suis rendu au Crédit Lyonnais. Le chef de la succursale était, comme moi, en villégiature. Son remplaçant, dès qu'il fut au courant de l'objet de ma visite, me donna les explications suivantes :

— Il y a une dizaine d'années, la salle des coffres fut considérablement agrandie et les derniers vestiges des caves qui, à lui aussi, avaient frappé son attention, disparurent à jamais.

Si vous descendez quelquefois dans cette sorte de columbarium qu'on appelle salle des coffres dans une grande banque, pour y palper vos actions et vos obligations, n'oubliez pas, si c'est celle qui nous occupe, de faire oraison à Messire saint

Eloi et de lui ménager un petit sentiment de reconnaissance, pour avoir préparé de si longue date à vos valeurs un asile aussi sûr que confortable.

L. DESMAREST.

